

# Dico - décode



Vue de l'exposition « Le Milieu est bleu » d'Ulla von Brandenburg, Palais de Tokyo, 2020  
© Aurélien Mole

## #CultureChezNous

Chaque semaine pendant la fermeture exceptionnelle du Palais de Tokyo, le service de la médiation culturelle revient sur un mot ou un concept majeur de l'art contemporain illustré par de nombreux exemples puisés dans les expositions du Palais de Tokyo.

### Numéro 3 Immersion dans la couleur

**« Chaque couleur a une signification.  
Évidemment, quand on pose deux ou trois  
couleurs ensemble, cela veut dire quelque chose  
d'autre. Chaque couleur est aussi incrustée dans  
un imaginaire, dans un souvenir. »**

**Ulla von Brandenburg**



Vue de l'exposition « Le Milieu est bleu » d'Ulla von Brandenburg, Palais de Tokyo, 2020  
Aslı Çavuşoğlu, vue de l'exposition « Notre monde brûle », Palais de Tokyo, 2020  
© Aurélien Mole

# Immersion dans la couleur

L'exposition de l'artiste allemande **Ulla von Brandenburg** s'ouvre sur une vaste installation de tissus peints suspendus au plafond. Certains barrent notre chemin. Il faut les franchir pour entrer dans l'exposition. Pour Ulla von Brandenburg, ce passage est symbolique. C'est une manière de nous faire basculer dans un autre monde en *traversant la couleur*.

## Découvrez l'interview d'Ulla von Brandenburg [ici](#)

A l'étage inférieur, l'exposition *Notre monde brûle* présente elle aussi une oeuvre qui interroge notre regard sur la couleur. La jeune artiste turque **Aslı Çavuşoğlu** a conçu une fresque monumentale qui retrace l'histoire du lapis lazuli, le pigment qui a donné la première couleur bleue naturelle. L'artiste nous raconte en images la découverte de cette couleur précieuse, son arrivée en Chine, en Egypte et en Turquie, avant qu'elle ne devienne le symbole de la peinture occidentale. Elle évoque également une histoire plus récente : à la suite de l'invasion de l'Afghanistan en 2001 par les troupes américaines, la principale mine d'extraction de lapis lazuli devient une source de financement des talibans. En retraçant les utilisations de ce pigment, Aslı Çavuşoğlu évoque ainsi à la fois l'histoire de l'art, la géopolitique et la question de l'exploitation des ressources naturelles.

## Découvrez le texte du commissaire de l'exposition *Notre monde brûle* [ici](#)

Ces deux oeuvres, très différentes tant dans leur forme que dans leur signification, soulignent toutes deux la capacité de la couleur à transformer ce qui nous entoure, à incarner des symboles jusqu'à « s'incruster dans un imaginaire ».

En parcourant plusieurs expositions présentées au Palais de Tokyo ces dernières années, nous vous proposons un voyage dans la couleur. Nous nous intéresserons tout d'abord à la manière dont les artistes exploitent ses propriétés chimiques, physiques et physiologiques. Puis à la capacité de la couleur à devenir une puissance signifiante, à sa dimension symbolique voire politique. Nous nous aventurerons enfin au-delà de la couleur et du domaine du visible grâce à des artistes qui imaginent la couleur des rêves et des émotions.



# Exploiter les propriétés de la couleur

## *La chimie des pigments*



Vue de l'installation d'Hicham Berrada, Palais de Tokyo, 2013. Crédits photo : Aurélien Mole

La couleur est avant tout une combinaison de substances. C'est à cette approche « chimique » de la peinture que s'intéresse **Hicham Berrada**, nourri par sa formation à la fois artistique et scientifique. Son travail associe intuition et connaissance, science et poésie. Grâce à la manipulation de produits chimiques, il fait émerger un monde qui ne cesse de se métamorphoser. Il plonge ainsi le spectateur dans un monde chimérique aux couleurs et aux formes fascinantes. « J'essaye de maîtriser les phénomènes que je mobilise comme un peintre maîtrise ses pigments et pinceaux. Mes pinceaux et pigments seraient le chaud, le froid, le magnétisme, la lumière, »

Retrouvez l'interview de l'artiste [ici](#)

# La couleur aux limites de la vision



Vue de l'exposition d'Isabelle Cornaro, 2015, Palais de Tokyo. Courtesy de l'artiste et de Galerie Balice Hertling (Paris, New York); Galerie Francesca Pia (Zurich); Hannah Hoffman Gallery (Los Angeles) *Le Païpe*, by the Swarovski Foundation. Photo : Aurélien Mole

La perception visuelle du monde qui nous entoure résulte d'un mécanisme complexe impliquant à la fois nos yeux et notre cerveau. La lumière renvoyée par ce que nous regardons pénètre notre œil par la pupille, traverse le cristallin (la lentille) et vient exciter les cellules nerveuses qui tapissent la rétine au fond de l'œil. La lumière est transformée en signaux électriques. Notre cerveau recompose alors l'image captée.

L'artiste française **Isabelle Cornaro** utilise certains principes de fonctionnement du système visuel humain pour produire des œuvres qui troublent notre perception. En 2014, elle présente au Palais de Tokyo une installation composée de trois tableaux réalisés à l'aide de peinture projetée. Il s'agit de la reproduction de gros plans issus de la pellicule 16mm d'un de ses films : *Floues et colorées* (2010). Ces images quasi-monochromes évoquent tout autant des abstractions géométriques que des paysages. L'artiste s'est inspirée de la série de peintures *Les Meules* (1890-1891) dans laquelle Claude Monet répétait un même motif pour rendre compte des différents effets de la lumière et de l'atmosphère au fil des jours, des saisons, et des conditions météorologiques. Isabelle Cornaro produit elle aussi des couleurs qui semblent toujours en mouvement. Notre regard face à ces images vibratoires se renouvelle en permanence dans une expérience à la fois physique et mentale.



# Le prisme de la lumière

En passant à travers un prisme optique, la lumière blanche se décompose pour faire apparaître le spectre visible. Nous percevons alors une juxtaposition de couleurs élémentaires, à la manière d'un arc-en-ciel.

En 2018, l'artiste suisse **Ugo Rondinone** utilise les verrières du Palais de Tokyo pour projeter grâce à la lumière naturelle les couleurs de l'arc-en-ciel sur sa série de sculptures de clowns, *Vocabulary of Solitude*. L'artiste américaine **Cauleen Smith** utilise un procédé similaire en 2017 à l'occasion de l'exposition hors les murs du Palais de Tokyo à la Roundhouse de Chicago. Les couleurs élémentaires du spectre envahissent le bâtiment et le transforment en un cadran solaire bariolé.

Cette utilisation des propriétés physiques de la couleur souligne sa capacité à transformer un environnement et à projeter le visiteur dans un ailleurs.

Pour Cauleen Smith, artiste engagée pour les droits des afro-américains, faire rayonner une diversité de couleurs dans un ancien bâtiment de pouvoir revête par ailleurs une dimension politique. Il pourrait en être de même chez Ugo Rondinone pour qui l'arc-en-ciel est sans doute une référence au drapeau LGBTQI. Ces associations entre couleurs et idées nous amènent à la deuxième partie de ce document : une interrogation sur la dimension symbolique de la couleur.



# Une expression symbolique

## *Associations mentales du quotidien*

Au-delà de son approche chimique, physique et physiologique, la couleur revêt aussi une dimension symbolique. Elle est en effet un champ d'études pour les historiens, sociologues, ethnologues et psychologues qui examinent l'influence des différentes couleurs en tant que symboles. Pour son exposition au Palais de Tokyo en 2017, l'artiste française **Camille Henrot** s'est justement intéressée à ces fictions et symboliques qui régissent notre existence.

Son exposition se composait de 7 chapitres, chacun correspondant à un jour de la semaine et aux conventions, émotions et couleurs qui lui sont associés. Nous voyons ci-dessous le dimanche, jour du soleil, de la grasse matinée, du ménage et des rêveries solitaires auquel l'artiste associe le bleu foncé. Et le mardi, jour de mars, du sport, des rapports de pouvoir - voire du masochisme - auquel l'artiste associe le rouge. Camille Henrot souligne ainsi la capacité de la couleur à rendre compte de sensations, d'habitudes ou de sentiments.

Découvrez l'interview de la commissaire de l'exposition [ici](#)



Vues de l'exposition « Days are Dogs », Carte Blanche à Camille Henrot, Palais de Tokyo Courtesy de l'artiste et de Metro Picture (New York) ; kamel mennour (Paris/Londres) ; Galerie König (Berlin) © ADAGP, Paris 2017 Photo : Aurélien Mole



# Superposition des couches et des significations

Tout comme Camille Henrot, l'artiste thaïlandais **Korakrit Arunanondchai** a présenté au Palais de Tokyo une exposition dans laquelle les différentes couleurs étaient associées à des symboles. Néanmoins, son exposition pouvait être envisagée à travers différents niveaux de lecture : du point de vue du bouddhisme, de l'animisme thaïlandais, de la culture populaire ou de la géopolitique. Une même couleur revêtait alors simultanément plusieurs significations.

Par exemple, le jaune et le rouge, deux couleurs très présentes dans son exposition, renvoyaient respectivement à la « pensée juste » et à « l'énergie spirituelle » du drapeau bouddhique. Mais elles étaient également une allusion à la situation politique du pays alors divisé entre les « chemises jaunes », militants conservateurs ultraroyalistes et les « chemises rouges » favorables à la création d'un « conseil du peuple ». Enfin, ces chemises jaunes et rouges étaient présentes dans son exposition mais sous la forme de maillots de football d'équipes occidentales, évoquant alors l'attrait de la jeune thaïlandaise pour la culture populaire occidentale et la présence d'un tourisme de masse dans le pays.

En chargeant chaque couleur de son exposition de plusieurs couches de significations, Korakrit Arunanondchai dressait en quelque sorte son autoportrait, esquissant à travers ces symboles une identité complexe dans laquelle se mêlent les réalités sociales, culturelles, spirituelles thaïlandaises et une culture mondialisée.

Retrouvez l'interview de l'artiste [ici](#)



« Painting with history in a room filled with people with funny names 3 », Courtesy de Korakrit Arunanondchai, Clearing (New York) et Carlos/Ishikawa (Londres), Palais de Tokyo 2015



# La couleur de la démesure



John Akomfrah, « Purple », vue de l'exposition « Notre monde brûle », Palais de Tokyo, 2020 © Aurélien Mole

Au sein de l'exposition *Notre monde brûle*, le cinéaste **John Akomfrah** présente son installation *Purple* [violet en anglais], un poème visuel diffusé sur 6 écrans qui nous fait voyager à travers dix pays, de la révolution industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle à la révolution du numérique, pour raconter le dérèglement climatique.

Chez John Akomfrah, le violet devient la couleur de la démesure. Il se réfère pour cela à la pourpre de Tyr, aussi appelée pourpre impériale, une teinture rouge violacée créée par les Phéniciens vers -1300 à Tyr (aujourd'hui au Liban). Très coûteuse, la pourpre de Tyr faisait partie des produits de luxe du monde méditerranéen antique. Les vêtements teints en pourpre étaient réservés à l'élite. C'est ainsi qu'elle fut associée au pouvoir magistral et impérial romain et devint un emblème de l'Antiquité. Symbole de l'exploitation de la nature à des fins de prestige, elle devient dans l'installation de John Akomfrah la métaphore d'une hubris - la folie des humains à vouloir contrôler la nature - et de l'Anthropocène. L'Anthropocène est la période durant laquelle l'influence de l'être humain sur la biosphère a atteint un tel niveau qu'elle est devenue une « force géologique » majeure capable de faire basculer l'humanité dans un changement d'ère géologique.

**Découvrez-en plus sur cette exposition et l'Anthropocène en lisant le texte de Fabien Danesi [ici](#)**

# Au-delà du spectre

## *La couleur du son et du silence*



Vue de l'exposition d'Angelica Mesiti, « Quand faire c'est dire », Palais de Tokyo, 2019, Courtesy de l'artiste, Galerie Allen (Paris) et Anna Schwartz Gallery (Melbourne) © Aruélien Mole

A l'occasion de son exposition au Palais de Tokyo « Quand faire c'est dire », l'artiste australienne **Angelica Mesiti** a présenté son oeuvre *The Colour of Saying* dont le titre est inspiré d'un poème de Dylan Thomas (1914-1953). Pour cette performance filmée, elle fait danser deux danseurs de ballet à la retraite sur *le Lac des Cygnes* (1876) de Tchaïkovski. Assis sur un banc, ils ne dansent qu'avec leur bras, écoutant la composition musicale grâce à des écouteurs. Les visiteurs, eux, n'entendent rien. La musique de Tchaïkovski est seulement perceptible au travers de l'interprétation dansée que ces danseurs nous restituent. Angelica Mesiti parvient ainsi avec grande intensité émotionnelle à rendre visible la *couleur* de la musique.

Découvrez-en plus en regardant son interview [ici](#)



# La couleur des émotions



Mika Tajima, vue de l'exposition « Sous le regard de machines pleines d'amour et de grâce », Palais de Tokyo, 2017, Photo : Aurélien Mole

**Mika Tajima** est une artiste américaine qui explore la tension entre le corps humain et le corps mécanique. Ses œuvres reflètent l'influence de l'économie et des nouvelles technologies sur la vie quotidienne et les relations humaines. A l'occasion de l'exposition « Sous le regard de machines pleines d'amour et de grâce », elle présente des sculptures constituées d'éléments de chaises de bureaux et d'ampoules. La lumière qui en émane traduit en variations d'intensité et de couleur les fluctuations du cours de l'or et de « l'humeur » parisienne. Une humeur qu'elle capte grâce à des algorithmes générant des messages à partir de données récupérées à Paris sur les réseaux sociaux. Sous l'aspect d'objets domestiques organiques, ses œuvres définissent des « zones affectives », traduisant les émotions en impulsions colorées. « Ce qui reflète notre époque est la manière dont la technologie tente de rationaliser les émotions humaines, de quantifier ce qui est justement impossible à quantifier. »

Retrouvez l'interview de l'artiste [ici](#)

# Couleurs ultra-rêve

La dernière oeuvre de l'exposition *Notre monde brûle* est une installation monumentale de **Wael Shawky** : un immense désert de sable dans lequel sont projetées trois vidéos. Elles racontent l'expérience de l'artiste lorsqu'il visite le village égyptien Al Araba Al Madfuna dans lequel les habitants évoquent la légende d'un trésor archéologique enfoui sous terre.

« J'y ai vu des gens qui creusaient à la recherche de trésors pharaoniques. Ils espéraient qu'un jour ils trouveraient la chambre du roi. Ils récitaient parfois des versets du Coran, des versets de la Bible, faisaient appel à l'alchimie et aux pouvoirs spirituels. Ils essayaient d'utiliser ces systèmes pour atteindre ce trésor caché. C'était une expérience très puissante pour moi. »

Pour accéder à l'installation, il faut descendre au niveau le plus bas du Palais de Tokyo en empruntant un escalier sinueux. Les visiteurs passent alors de la surface au souterrain, de la lumière à l'obscurité, de l'évident au mystérieux.

Afin d'amplifier la dualité entre « d'un côté le monde réel et physique et de l'autre le monde spirituel, métaphysique et superstitieux », Wael Shawky a fait le choix d'inverser les couleurs de sa vidéo. Une manière pour lui de faire cohabiter monde métaphysique et monde matérialiste et de transformer sa vidéo en un « documentaire des rêves. »

Retrouvez l'interview de l'artiste [ici](#)



Wael Shawky, *Al Araba Al Madfuna*, vue de l'exposition « Notre monde brûle », Palais de Tokyo, 2020, © Aurélien Mole



# Et pour finir, top 3 subjectif des œuvres les colorées exposées au Palais de Tokyo



# 3

Vue de la performance *La Substance, Picflare Triangel* de Marten Spanberg, festival Do Disturb, Palais de Tokyo, 2015, Photo : Thomas James

A l'occasion du festival Do Disturb en 2015, le Palais de Tokyo a invité l'artiste suédois **Marten Spanberg** à réaliser sa performance-installation *La Substance, Picflare Triangel* : un camp festif et onirique accueillant les visiteurs au milieu d'un étrange bric-à-brac. Le lieu est habité par une sorte de secte régressive composée de fêtards. Ils dansent au rythme de chansons des années 1990 et 2000 et se livrent à d'étranges activités parallèles au ralenti. L'artiste envisage « la danse comme un objet plutôt qu'un spectacle ». Un objet saturé de couleurs, tant dans les costumes des performeurs que dans le décor qui leur sert de scène où les boissons sucrées jaillissent et s'écoulent lentement sur le sol.

Retrouvez le meilleur de cette édition du festival Do Disturb en vidéo [ici](#)



2



Détails des installations de Luciano Calderon, Mehraneh Atashi et Maria Jeona Zoleta, vues de l'exposition « Princesses des villes », Fernando Palma Rodríguez, Palais de Tokyo, 2019

En numéro 2, non pas une seule oeuvre mais une exposition collective dans son ensemble : « Princesses des villes », présentée au Palais de Tokyo en 2019. En exposant les créations de plus de quarante artistes venus de Dacca, Lagos, Manille, Mexico et Téhéran, le Palais de Tokyo s'est transformé en une ville imaginaire, multiple et complexe, décloisonnée, bordélique, foudroyante et créative. Les artistes exposés sont plasticiens, créateurs, fashion designers, tatoueurs, musiciens et bidouilleurs en tout genre. L'exposition déborde de vitalité : un véritable shot visuel rappelant les couleurs saturées des rues, des marchés et des clubs de ces cinq mégalopoles. Ci-dessus, quelques aperçus des oeuvres de Luciano Calderon, Mehraneh Atashi et Maria Jeona Zoleta.





Vue de l'exposition « UGO RONDINONE : I ♥ JOHN GIORNO », Palais de Tokyo (21.10 2015 – 10.01 2016). Photo : André Morin. Courtesy de l'artiste.

En 2015, le Palais de Tokyo présente la première rétrospective mondiale sur la vie et l'œuvre du poète américain **John Giorno** (1936-2019). John Giorno est une figure majeure de la scène underground américaine depuis les années 1960. Personnage iconique des premiers films d'Andy Warhol, il capture la langue populaire des publicités, de la télévision, des journaux et de la rue pour nourrir sa poésie. Inspiré par le Pop Art et la Beat Generation, il renouvelle le genre de la poésie pour la sortir du livre et la rendre accessible au plus grand nombre : grâce à la musique, au téléphone ou à sa paire de rollers grâce à laquelle il distribuait ses poèmes dans les rues de New York.

Cette rétrospective a été conçue par son compagnon l'artiste suisse **Ugo Rondinone**. C'est une œuvre d'art à part entière, à la fois pensée comme un portrait du poète et comme une déclaration d'amour. Parmi l'ensemble des chapitres qui composent l'exposition : la salle des archives. Ugo Rondinone a imprimé sur du papier coloré l'intégralité des poèmes de Giorno ainsi que certaines publications et photographies. Collées sur les murs du Palais de Tokyo, ces archives rendent compte du caractère foisonnant de l'œuvre de John Giorno et nous invitent à ressentir son engagement spirituel et politique.

Retrouvez l'interview de John Giorno [ici](#)